

**RENAÎTRE**  
**D'EAU, DE SOUFFLE ET DE SANG**  
(Jn 3, 3-8 , 19, 34 et 1 Jn 5, 6-8)

<b>1. Renaître d'eau et de souffle</b>	<b>3</b>
<b>1.1 <i>Être engendré d'eau</i></b>	<b>4</b>
Une immersion dans la Parole pour une connaissance	6
Une immersion dans la Parole pour une transformation	10
La pêche des pensées passionnées	12
<b>1.2 <i>Être engendré de souffle</i></b>	<b>14</b>
<i>Entendre la voix du souffle</i>	17
<i>S'unir à Dieu dans le souffle</i>	20
<b>2. Renaître d'eau et de sang</b>	<b>23</b>
<b>2.1 <i>De l'eau au vin</i></b>	
<b>2.2 <i>Du vin au sang</i></b>	

Trois éléments sont sortis du corps du Dieu-Homme sur la croix : le souffle, le sang et l'eau :

« Et, inclinant la tête,  
il livra le souffle. »  
(Jn 19, 30)

« Mais l'un des soldats, de sa lance, perça le côté,  
et sortit aussitôt sang et eau. »  
(Jn 19, 34)

Visiblement, aux yeux de l'évangéliste Jean, cette sortie du souffle et celle de sang et eau du côté transpercé de Jésus ne sont pas de simples événements naturels. En ce qui concerne le souffle, le verbe qu'il utilise : « il livra le souffle » et non pas simplement : « il rendit le souffle », comme traduisent la plupart des traductions, le suggère bien. Il ne s'agit pas seulement d'une rémission du souffle à Dieu son Père qui l'a donné, mais d'une livraison, d'un don du souffle aux Humains. En ce qui concerne le sang et l'eau, l'évangéliste est encore plus explicite puisqu'il éprouve le besoin de témoigner de ce qu'il a vu, dans le but de provoquer la foi chez ceux auprès desquels il témoigne :

« Et celui qui a vu a témoigné  
et véridique est son témoignage  
et celui-là sait qu'il dit vrai  
afin que vous aussi vous croyiez. »  
(Jn 19, 35)

Dans sa première épître, l'évangéliste Jean revient sur ces trois éléments, le souffle, le sang et l'eau, mais cette fois-ci, ce n'est plus lui qui témoigne, mais ces trois éléments à la fois et ces trois témoins « sont vers l'un », ne font qu'un :

« Celui-ci est celui qui est venu à travers eau et sang,  
Jésus-Christ,  
non pas avec l'eau seulement,  
mais avec l'eau et le sang ;  
et le souffle est celui qui témoigne,  
parce que le souffle est la vérité.  
Car trois sont les témoignant,  
le souffle et l'eau et le sang,  
et les trois sont vers l'un. »  
(1 Jn 5, 6-8)

Et ce témoignage du souffle, du sang et de l'eau ne fait qu'un parce qu'il est, en réalité, le témoignage de Dieu en faveur de son Fils :

« Si nous recevons le témoignage des humains,  
le témoignage de Dieu est plus grand,  
parce que celui-ci est le témoignage de Dieu  
qu'il a témoigné au sujet de son Fils.  
Celui qui croit dans le Fils de Dieu  
a le témoignage en lui-même ;

celui qui ne croit pas en Dieu  
fait de lui un menteur,  
parce qu'il n'a pas cru au témoignage  
que [le] Dieu a rendu au sujet de son Fils.  
Et voici ce témoignage :  
la vie éternelle nous a donné [le] Dieu  
et cette vie est dans son Fils.  
Qui a le Fils a la vie ;  
celui qui n'a pas le Fils  
n'a pas la vie.  
Ceci je vous ai écrit  
pour que vous sachiez que vous avez la vie éternelle,  
vous qui croyez dans le nom du Fils de Dieu. »  
(1 Jn 5, 9-13)

Ce témoignage du Père en faveur de son Fils est donc que nous avons la vie éternelle en lui. Le souffle, le sang et l'eau, qui en sont les témoins, sont donc la manifestation sensible de cette vie qui est dans le Fils et qu'il nous fait partager, en nous les donnant sur la croix. Or, « *celle-ci est l'éternelle vie : qu'ils te connaissent, toi, le seul véritable Dieu et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ* » (Jn 17, 3). Le souffle, le sang et l'eau sont donc la manifestation sensible, appartenant au Monde d'En Bas, de trois réalités du Monde d'En Haut qui concourent, toutes les trois et de façon indivisible (les trois sont vers l'un), à la connaissance du Père et de son Fils.

## 1. Renaître d'eau et de souffle

Nous trouvons déjà le couple eau-souffle dans le dialogue de Iéshoua avec Nicodème :

« Jésus répondit  
et il lui dit :  
'En vérité, en vérité,  
je te le dis :  
Si quelqu'un n'est pas engendré à nouveau,  
il ne peut pas voir le Royaume de Dieu.'  
Nicodème lui dit :  
'Comment un homme peut-il être engendré,  
étant vieux ?  
Peut-il, dans le ventre de sa mère, une seconde fois,  
entrer et être engendré ?'  
Jésus répondit :  
'En vérité, en vérité,  
je te le dis :  
Si quelqu'un n'est pas engendré d'eau et de souffle,  
il ne peut pas entrer dans le Royaume de Dieu.  
L'engendré de la chair  
est chair,  
et l'engendré du souffle  
est souffle.  
Ne sois pas étonné que je t'aie dit :  
Il vous faut être engendrés à nouveau.

Le souffle où il veut souffle  
et sa voix tu entends,  
mais tu ne sais d'où il vient  
et où il va.  
Ainsi en est-il de tout engendré du souffle.' »  
(Jn 3, 3-8)

Il s'agit bien d'un retour à un nouvel engendrement, non pas dans le sein maternel comme le comprend grossièrement Nicodème, mais dans une nouvelle matrice, celle de l'eau et du souffle. Et, comme l'apôtre Pierre nous enseigne que nous sommes

« engendrés de nouveau d'une semence  
non point corruptible, mais incorruptible :  
la Parole de Dieu, vivante et permanente. »  
(1 P 1, 23)

il apparaît que l'eau et le souffle ont quelque chose à voir avec la Parole de Dieu. Penchons-nous donc sur le rapport de l'eau et du souffle avec cette Parole de Dieu.

### 1.1 *Être engendré d'eau*

Cette eau dont parle Rabbi Iéshoua est en quelque sorte une eau amniotique d'où s'effectue une nouvelle naissance. Mais, notons également que par ce couple eau-souffle, Rabbi Iéshoua suggère également une nouvelle Création, puisque nous retrouvons précisément ce couple eau-souffle au début de la Genèse :

« Le souffle d'Elohim couvant sur la face des eaux. »  
(Gn 1, 2)

De cette eau, Rabbi Iéshoua en parle à deux reprises, une avec la Samaritaine, l'autre à la fête des Tentés :

« Quiconque boit de cette eau  
aura encore soif,  
mais celui qui boira de l'eau  
que moi, je lui donnerai  
n'aura sûrement pas soif pour l'éternité,  
mais l'eau que je lui donnerai  
deviendra en lui source d'eau  
jaillissant en vie éternelle. »  
(Jn 4, 13-14)

« Si quelqu'un a soif,  
qu'il vienne vers moi  
et qu'il boive.  
Celui qui croit vers moi,  
comme dit l'Écriture,  
de son sein couleront des fleuves d'eau vivante.  
Or il disait cela à propos de l'esprit  
que devaient recevoir  
ceux qui avaient cru vers lui. »  
(Jn 7, 37-39)

On trouve une même allusion à l'eau dans un passage de l'évangile selon Thomas :

« Jésus a dit :  
« Celui qui boit de ma bouche  
deviendra comme moi.  
Moi aussi je deviendrai lui  
et ce qui est caché lui sera révélé. »  
(Thomas, 108)

Ce dernier passage, en parlant de boire de la bouche de Rabbi Iéshoua rend explicite que l'eau que celui-ci nous propose est sa Parole qui sort de sa bouche et qui est recueillie par la bouche de ses appreneurs, car nous sommes dans un milieu de style global-oral où nous trouvons des gens qui, non seulement, écoutent, mais répètent pour apprendre.

Déjà, dans l'Ancien Testament, le prophète Isaïe nous montre Dieu lui-même comparer sa Parole à de la pluie et de la neige :

« Ruisselle ma doctrine comme la pluie,  
descende ma parole comme rosée,  
comme les ondées sur la verdure,  
comme les averses sur l'herbe. »  
(Dt 32, 2)

« La pluie et la neige qui descendent des cieux  
n'y retournent pas  
sans avoir abreuvé la terre,  
sans l'avoir fécondée  
et l'avoir fait germer,  
pour donner la semence au semeur  
et le pain à celui qui mange.  
Ainsi ma parole qui sort de ma bouche  
ne me reviendra pas sans résultat,  
sans avoir fait ce que je veux,  
sans avoir accompli sa mission. »  
(Is 5, 10-11)

On pourrait multiplier les citations pour montrer que l'eau est l'analogème de la Parole de Dieu et donc que la matrice d'eau d'où nous devons renaître, être recréés, est la Parole de Dieu. Et comme cette matrice d'eau a été interprétée par l'Eglise comme étant l'eau du baptême, cela nous permet de mettre en relief un aspect de ce baptême sur lequel on insiste relativement peu dans l'enseignement courant : le baptême qui est une immersion dans l'eau est donc une immersion dans la Parole de Dieu. En effet, si le baptême est un sacrement, alors il est un mimodrame analogique qui, par l'intermédiaire du scénario physique qu'il réalise (ici immersion dans l'eau), à la fois signifie et réalise un scénario métaphysique sur l'archétype auquel renvoie l'eau (ici la Parole de Dieu). Mais tout sacrement présente une caractéristique : au moment de son accomplissement, il nous fait être une fois pour toutes ce que nous avons ensuite à devenir par notre participation active à l'œuvre de Dieu : « Deviens ce que tu es ! » nous dit saint Augustin. Le baptême signifie donc, à la fois, l'essence du chrétien et sa vocation en devenir : être totalement immergé dans la Parole de Dieu.

Cette immersion dans la Parole de Dieu a une double finalité : nous permettre d'accéder à la connaissance de Dieu et nous permettre de vivre d'une manière conforme à la

volonté de Dieu. Cette immersion dans la Parole de Dieu induit donc une connaissance et une transformation.

*Une immersion dans la Parole pour une connaissance*

Le baptême est une immersion dans la Parole de Dieu pour une connaissance de Dieu. En effet, Rabbi Iéshoua fait de l'engendrement d'eau une condition d'entrée dans le Royaume des Cieux. Or, selon un Père du désert, Evagre le Pontique, le Royaume des cieux consiste en la science vraie des êtres et la science de la sainte Trinité :

« Le royaume des cieux est l'impassibilité de l'âme, accompagnée de la science vraie des êtres ;

« Le royaume de Dieu est la science de la sainte Trinité, coextensive avec la substance de l'intellect et surpassant son incorruptibilité. »<sup>1</sup>

L'eau, élément naturel, me semble être le symbole, plus spécifiquement, de la Parole de Dieu en tant que source de la Création, qui est, de ce fait, la Parole créée de Dieu.

En effet, cette eau, non seulement, nous la trouvons mentionnée au début de la Création, comme nous l'avons remarqué plus haut, mais l'apôtre Pierre affirme explicitement que c'est de l'eau qu'est sortie la Création :

« Les cieux étaient jadis  
et une terre à partir de l'eau  
et à travers l'eau constituée  
par la parole de (le) Dieu...  
Par contre, les cieux et la terre de maintenant,  
par la même parole sont thésaurisés pour le feu,  
tenus en réserve pour le jour du jugement  
et de la perte des humains impies. »  
(1 P 3, 5 et 7)

Que l'eau soit aussi le symbole de la Parole-Création me semble également suggéré par l'épisode des Noces de Cana où Rabbi Iéshoua change l'eau en vin. Cette eau est contenue dans six jarres, évoquant, à la fois, les six jours de la Création et les six pôles du Monde créé : les quatre points cardinaux, la Terre et le Ciel. Cette eau de la Parole créée, Rabbi Iéshoua va la transsubstantier progressivement en vin nouveau de son Evangile, par le fait qu'il enseigne par paraboles et que sans parabole, il n'enseigne pas. En effet, comme nous l'explique Marcel Jousse :

« Les épis de blé et les grappes de raisin commencent à mûrir pour se transsubstantier en Chair et en Sang de l'Enseigneur. Une pareille singularité du Génie ne pouvait se réaliser que par une incarnation de la Divinité.

« Depuis la Nativité, dans chaque jour palestinien et dans chaque chose galiléenne, la Parole continuait à s'incarner en Paraboles jusqu'à la Cène traditionnelle. Là, par une communion inouïe, comme l'Enseigneur paysan avait incarné verbalement le Pays galiléen dans ses Paraboles, ainsi il s'incarnait, chair et sang, en ses Appreneurs paysans galiléens. L'Unicité se refaisait Multiplicité. »<sup>2</sup>

---

<sup>1</sup> Evagre le Pontique, *Traité pratique ou le Moine*, Le Cerf, collection Sources chrétiennes, 1971, tome 171, pp. 499 et 501.

<sup>2</sup> Marcel JOUSSE, *La Manducation de l'Enseigneur*, 2<sup>ème</sup> partie inédite, p. 148.

Léonce de Grandmaison confirme cette affirmation de Marcel Jousse en nous montrant combien les paysages de Palestine s'incarnent dans les paraboles de Iéshoua :

« Le monde qui se reflète dans les paraboles et les entretiens du Maître n'est pas celui d'un visionnaire, d'un homme abstrait ou formé dans les livres... C'est toute la Galilée d'alors qui s'y reflète, avec ses deuils et ses fêtes, son ciel et ses saisons, ses troupeaux et ses vignes, ses moissons et l'éphémère parure de ses anémones, son beau lac et la robuste population de ses pêcheurs et de ses cultivateurs aisés... Les détails familiers de la vie des pauvres gens, l'allure hautaine, le luxe, la morgue des riches, les yeux clairs des enfants, le geste du semeur et de la broyeuse de froment, du berger et du marchand, les veillées de noce et l'embauchement des ouvriers, tout cela est peint d'un trait sans insistance, mais net et d'une exactitude tropique. Ni les arbres ni les bêtes ne sont oubliés : la croissance du blé est chèrement décrite, les oiseaux du ciel traversent l'horizon, la brebis perdue s'y profile, point blanc au lointain désertique. Les impressions acquises ont peu à peu formé dans l'esprit du Maître ce bon trésor où la leçon religieuse trouvera sa forme naturelle et appropriée. »

Et Rabbi Iéshoua de nous le confirmer en nous expliquant quelle est sa méthode pédagogique :

« C'est pourquoi je leur parle en paraboles ;  
car en voyant, ils ne voient pas,  
et en entendant, ils n'entendent pas  
et ne comprennent pas. »  
(Mt 13, 13)

Et cette eau, nous la retrouvons enfin sortant du côté du Dieu-Homme mort sur la croix. Pour comprendre l'importance attachée par l'évangéliste Jean à cet événement, il faut rapprocher cette scène de celle de la Genèse où il est question de Dieu tirant du côté d'Adam endormi une certaine *'Ishah*.

Relisons cette récitation de la Genèse au chapitre 2 :

« Et le Seigneur Elohim a dit :  
« Il n'est pas bon que le Terreux soit seul.  
Je lui ferai une aide  
qui soit face à lui. »  
Et le Seigneur Elohim a formé de la terreuse,  
tout vivant des champs,  
et tout oiseau des cieux,  
et il a fait venir vers le Terreux,  
pour voir ce qu'il lui criera.  
Et tout ce que lui criera le Terreux, / âme vivante,  
c'est son nom.  
Et le Terreux a crié des noms à toute bête,  
à l'oiseau des cieux  
et à tout vivant des champs.  
Et pour le Terreux,  
il n'a pas trouvé une aide  
qui soit face à lui.  
Et le Seigneur Elohim a fait tomber une torpeur sur le Terreux  
et il s'est endormi.  
Et il a pris un de ses côtés  
et il a scellé la chair dans les profondeurs.

Et le Seigneur Elohim a construit le côté  
 qu'il a pris du Terreux en *'ishah*,  
 et il l'a fait venir vers le Terreux.  
 Et le Terreux a dit :  
 « Celle-ci, cette fois-ci, os de mes os,  
 et chair de ma chair.  
 Pour celle-ci, on l'appellera *'ishah*  
 car c'est de *'ish* que celle-ci a été prise.  
 Sur quoi *'ish* abandonnera son père et sa mère  
 et il s'accollera à son *'ishah*  
 et ils seront (les deux) vers une seule chair<sup>3</sup>.  
 Et ils étaient deux, nus,  
 le Terreux et son *'ishah*,  
 et ils n'étaient plus confondus<sup>4</sup>. »  
 (Gn 2, 18-25)

Commençons par réfléchir sur ce que peuvent bien être ce *'Ish* et cette *'Ishah* dans la récitation de la Genèse. En effet, jusque-là le texte biblique ne nous parlait que d'un être appelé Adam qui devient *'Ish* à partir du moment où *'Ishah* est tirée de lui. Que désigne donc ce terme d'Adam, et quelle différence existe-t-il entre Adam et *'Ish* ?

Il est intéressant de remarquer qu'en grec et en latin, nous disposons de deux mots différents pour désigner ce qu'en français nous ne désignons que par le seul mot « homme ». En grec, nous avons « anthropos » et « anêr » et en latin, nous avons « homo » et « vir ».

Le mot latin « homo » vient de l'indo-européen « khem = terre » et signifie « le terrestre », donc l'être humain sans différenciation sexuée. Pour désigner l'homme, en tant qu'être sexué, de sexe masculin, nous avons le mot « vir ». Mais le mot « deus », en latin, vient de la racine indo-européenne « dei = geste de briller ». Ce mot « deus » vient d'un mot plus ancien « deivos », de l'indo-européen « dei-wo » signifiant « ciel lumineux » considéré comme divinité. Dieu est donc « le céleste ». Dès lors, les racines font apparaître une opposition entre d'un côté, Dieu, « le céleste » et de l'autre côté, Homo, « le terrestre ».

Nous retrouvons la même opposition en grec, puisque « anthropos » désigne, non pas l'homme par rapport à la femme, ou l'être vivant par rapport aux animaux, mais la femme ou l'homme, c'est-à-dire l'être humain, par rapport aux dieux. Quand il s'agit d'opposer l'homme par rapport à la femme, le grec utilise le mot « anêr ». Je pense, mais je n'ai pas trouvé confirmation, que « theos » en grec renvoie à « ciel lumineux » puisque Zeus, le dieu des dieux grecs, vient de la racine indo-européenne « dyew = dieu du jour lumineux ».

Il semble y avoir la même opposition en hébreu quand l'être humain, non différencié sexuellement, est qualifié « Adam = le terreux ». Rappelons que, selon Annick de Souzenelle, « Elohim » signifierait « l'homme d'En Haut ». Adam serait donc « l'homme d'En Bas ». L'être humain serait donc qualifié d'Adam quand il s'agit de le poser face à Dieu. Mais d'après le chapitre 2 de la Genèse, quand Adam, le Terreux, est différencié en mâle et femelle, nous voyons apparaître les mots *'ish* et *'ishah*.

<sup>3</sup> « L'hébreu dit en effet : « Et ils seront selon la chair une », tandis que les Septante, le Targum, la Vulgate, et tout le nouveau Testament portent : « Et les deux seront selon la chair une ». (Jean BORELLA, *Un homme une femme au Paradis*, Ad Solem, 2008, p. 223).

<sup>4</sup> « Il n'est nullement question de « honte » en ce verset, mais de sortie de la « confusion », *Boush*, du sixième jour. » (Annick de SOUZENELLE, *L'Alliance oubliée, La Bible revisitée*, Albin Michel, 2005, p. 202).



Cette différenciation est-elle uniquement d'ordre sexuel, pour poser l'homme face à la femme ? Cette différenciation sexuelle ne serait-elle pas la manifestation d'une autre différenciation existant dans le Terreux ? En effet, au verset 25, il est affirmé : « ils étaient deux, nus, le Terreux et son 'ishah, et ils n'étaient plus confondus ». On aurait attendu : « ils étaient deux, nus, 'ish et son 'ishah ». Pourquoi ce retour au Terreux, c'est-à-dire à l'être humain, qu'il soit homme ou femme, avant la différenciation opérée aux versets 21-22 ?

Compte-tenu de tout ce qui a été dit ci-dessus, la plus grande erreur commise face à cette récitation de la Genèse est d'avoir confondu le Terreux avec l'homme sexué, alors que le Terreux désigne l'être humain, qu'il soit homme ou femme. Donc, quand YHWH Elohim affirme qu'il n'est pas bon pour le Terreux d'être seul, littéralement « d'être pour lui-même », cette solitude n'est pas celle de l'homme privé de femme. La seule véritable solitude pour le Terreux serait d'être privé de Dieu, le seul véritable compagnon du Terreux, puisque celui-ci a été créé en « ombre de Dieu » pour devenir « ressemblance de Dieu ». Autrement dit, transformer, par la connaissance de Dieu, l'ombre de Dieu qu'il est en ressemblance de Dieu qu'il doit devenir.

Nous voyons YHWH Elohim amener les animaux devant le Terreux pour qu'il les nomme, c'est-à-dire pour qu'il prenne conscience du geste caractéristique de chaque animal par lequel le Terreux pourra le nommer. Nous sommes dans le mimisme décrit par Marcel Jousse. Mais privé d'une « aide-face-à-lui », le Terreux en reste à la connaissance du Monde d'En Bas, je dirai à une connaissance purement scientifique qui en reste au niveau purement conscient. Il ne réussit pas à découvrir, dans chaque animal, de quelle réalité du Monde d'En Haut il est la manifestation.

En fait, cette aide-face-à-lui est déjà dans le Terreux, mais il n'en a pas conscience. Ce que traduit symboliquement le sommeil du Terreux. Elle est déjà en lui puisque YHWH Elohim va prendre un de ses côtés, mais elle est dans ses profondeurs, puisque YHWH Elohim va « sceller la chair dans les profondeurs » (verset 21). A partir de là, YHWH Elohim va construire ce côté en 'Ishah, ce qui va permettre à 'Ish d'en prendre conscience et surtout de prendre conscience que cette 'Ishah est ce qu'il y a de plus profond en lui-même : « Celle-ci, cette fois-ci, os de mes os et chair de ma chair » (verset 23).

Mon interprétation personnelle est que, pour chaque Terreux, qu'il soit homme ou femme, il existe un 'Ish et une 'Ishah, c'est-à-dire un conscient et un inconscient, un masculin et un féminin de l'être. Et que le Terreux, s'il en reste au niveau purement conscient, sans faire appel à son inconscient, reste désespérément seul, « pour lui-même », car il ne peut accéder à la connaissance de Dieu.

En effet, cet inconscient est théomorphe, car c'est lui qui est cette « ombre de Dieu », inscrite dans le cœur de l'être humain, appelée à devenir « ressemblance de Dieu » par prises de conscience progressives, sous l'instigation de la grâce de Dieu. Et l'accès à cet inconscient théomorphe ne peut se faire sans l'aide de Dieu. C'est ce qu'exprime la récitation de la Genèse en nous montrant YHWH Elohim prendre le côté du Terreux et le construire en 'Ishah, avant de le faire venir à la conscience du Terreux. Cet inconscient, théomorphe, renferme une connaissance innée de la Réalité du Monde d'En Haut, connaissance innée, non individuelle, mais communautaire, en ce sens qu'elle est commune à tous les Terreux, mais n'est exploitée en vérité qu'à l'intérieur du Corps mystique du Dieu-Homme qui est l'Eglise, dans la communauté de sa tradition.

En effet, si le Réel du Monde d'En Bas constitue comme les « mots de la langue » à travers laquelle Dieu nous communique sa connaissance, il en est de même pour ces « mots »

que pour les mots de n'importe quelle autre langue. Pour les comprendre, il faut deux conditions : d'abord avoir l'expérience du Réel auquel renvoie le mot, ensuite faire le lien entre le mot et la chose désignée. Nous ne pouvons rien connaître que nous n'ayons porté en nous. Si donc nous pouvons connaître les choses de Dieu, c'est parce que Dieu a « imprimé » en nous une expérience des Réalités du Monde d'En Haut. C'est cette « ombre de Dieu » que nous sommes. Et ce qui permet de faire le lien entre les mots que sont le Réel du Monde d'En Bas et la Réalité du Monde d'En Haut que ces mots manifestent, c'est précisément la fonction symbolique que représente *'Ishah*.

Cette eau qui coule du côté du Dieu-Homme endormi dans la mort signifie donc la restauration de notre *'Ishah* dans sa fonction symbolique, comme le manifeste ce qui se produit pour les pèlerins d'Emmaüs, le soir de la Résurrection de Iéshoua, au moment de la fraction du pain :

« Alors en eux s'ouvrirent les yeux  
et ils le reconnurent, lui. »  
(Lc 24, 31)

qui se contrapose avec ce qui s'est passé quand *'Ishah* a pris de l'arbre défendu et en a mangé :

« Et se sont ouverts leurs yeux aux deux  
et ils connurent qu'ils étaient nus, eux. »  
(Gn 3, 7)

#### ***Une immersion dans la Parole pour une transformation***

Mais le baptême ne symbolise pas seulement une immersion dans la Parole de Dieu pour une connaissance. Il est aussi une mort et une résurrection trois fois répétées, une sur chaque nom de la Trinité, et cette mort et résurrection symbolisent la mort et la résurrection de Rabbi Iéshoua afin de nous en rendre participants, comme nous l'enseigne l'apôtre Paul, pour nous transformer en profondeur :

« Puisque nous sommes morts au péché,  
comment pourrions-nous encore vivre dans le péché ?  
Ne le savez-vous donc pas :  
nous tous qui avons été baptisés en Jésus-Christ,  
c'est dans sa mort que nous avons été baptisés.  
Si, par le baptême dans sa mort,  
nous avons été mis au tombeau avec lui,  
c'est pour que nous menions une vie nouvelle...  
Car celui qui est mort  
est affranchi du péché. »  
(Rm 6, 2-4 et 7)

L'immersion dans l'eau amniotique du baptême nous immerge donc dans la Parole de Dieu et nous immerge dans la mort de Rabbi Iéshoua pour nous faire mourir au péché. Mais du coup, il nous fait aussi voir et entrer dans le Royaume des Cieux, comme l'enseigne Rabbi Iéshoua à Nicodème. Ce Royaume des Cieux n'est autre que la régulation des gestes humains apportée par Rabbi Iéshoua et nous apprenons ici que l'entrée dans ce Royaume se réalise par une mort au péché. Il nous faut donc maintenant nous interroger sur ce qu'est cette

mort au péché, totalement réalisée une fois pour toutes par le baptême, mais aussi à réaliser par chaque chrétien à chaque moment de sa vie, comme nous l'avons dit.

Or, certaines affirmations de Iéshoua, rapportées par les Evangiles, suggèrent nettement que ce Royaume de Dieu - ou comme nous préférons l'appeler - cette Royance de Dieu consiste en l'expulsion des esprits mauvais :

« Ayant convoqué les Douze,  
il leur donna puissance et autorité sur tous les démons  
avec le pouvoir de **guérir** les maladies  
Et il les envoya proclamer la Royance de Dieu  
et **guérir**. »  
(Lc 9, 1-2)

La répétition « guérir » suggère un parallélisme entre les versets 1 et 2, et nous voyons que « proclamer la Royance de Dieu » se parallélise avec « autorité sur tous les démons ».

« Si c'est par le doigt de Dieu  
que j'expulse les démons,  
c'est alors que la Royance de Dieu  
est arrivée pour vous. »  
(Lc 11, 20)

« Voici que je chasse les démons  
et accomplis des guérisons  
aujourd'hui et demain  
et le troisième jour, je suis consommé. »  
(Lc 13, 32)

Iéshoua semble résumer toute sa mission, qui est d'inaugurer la Royance des Cieux, par le fait de « chasser les démons » et de « guérir ».

Il est intéressant de remarquer que le récit de la Transfiguration<sup>5</sup>, qui est la manifestation de la Royance des Cieux, est immédiatement suivie du récit de la guérison du démoniaque épileptique : Mt 17, 14-21 ; Mc 9, 14-29 ; Lc 9, 37-43a.

Pourquoi la Royance, qui est une régulation, semble-t-elle consister en l'expulsion des esprits mauvais ? Parce que, pour la Tradition juive,

« une cause importante de péché est la prise de possession de l'individu par un esprit, qui prive cet infortuné de son sens de la justice ainsi que du gouvernement de lui-même. « Personne ne commet un péché à moins qu'entre en lui un esprit malfaisant » (*Sota* 3 a). « Il y a trois causes qui amènent une personne à transgresser la volonté de son Créateur et à désobéir à sa propre conscience ; ce sont : les païens, un esprit mauvais et les pressants besoins auxquels la réduit la pauvreté » (*Eroubin* 41 b). »<sup>6</sup>

---

<sup>5</sup> cf. Yves BEAUPERIN, *La Transfiguration*, [www.mimopedagogie.com](http://www.mimopedagogie.com), rubrique *Commentaires bibliques*.

<sup>6</sup> A. COHEN, *Le Talmud*, Payot 1976, p. 321.

Il est donc normal qu'une régulation des gestes humains passe par l'expulsion des esprits mauvais puisque ceux-ci sont la cause importante du péché. La Royance des Cieux passe donc par un discernement des esprits. Il est, en effet, important de savoir quel esprit nous pousse à agir, car ce sont les esprits qui engendrent les actions. C'est le reproche adressé par Iéshoua aux apôtres Jacques et Jean, qui voulaient détruire une ville de Samaritains, ayant refusé de recevoir Iéshoua :

« Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes ! »  
(Lc 9, 54)

Et c'est là que se situe la différence entre la régulation apportée par Rabbi Iéshoua et la régulation apportée par la Tôrah de Moïse, telle qu'elle a été mise en œuvre par le rabbinisme et le pharisaïsme. Ce ne sont pas les œuvres qui justifient l'être humain, parce que ces œuvres, en apparence bonnes, peuvent être profondément viciées dans leur principe, par l'esprit mauvais qui les inspirent. C'est un cœur purifié qui justifie les œuvres. C'est ce que Rabbi Iéshoua enseigne à plusieurs reprises, à travers des comparaisons. Inutile de laver l'extérieur de la coupe si l'intérieur reste rempli de saletés ; inutile de blanchir le tombeau si l'intérieur reste rempli de pourriture ; inutile d'accrocher de bons fruits sur un arbre mauvais, etc. Car, c'est du cœur que viennent les pensées mauvaises, et tant qu'il n'est pas purifié par un discernement de ces pensées, les actions qui en découlent ne peuvent qu'être mauvaises.

#### *La pêche des pensées passionnées*

Et c'est parce que la Royance des Cieux est un discernement des esprits que Rabbi Iéshoua peut la comparer à un filet :

« La Royance des Cieux est semblable à un filet  
jeté dans la mer  
et qui rassemble de toute espèce.  
Lequel, quand il fut plein, les pêcheurs  
l'ayant tiré sur le rivage,  
puis s'étant assis,  
ramassèrent les beaux dans des paniers  
mais les pourris, dehors, les jetèrent. »  
(Mt 13, 47-48)

Cette comparaison est reprise par les Pères du Désert qui comparent le moine, veillant dans la nuit, à un pêcheur guettant le poisson dans l'eau, pour opérer un tri entre le bon et le mauvais :

« L'ascète doit en tout temps conserver étale son intelligence pour que l'esprit puisse discerner les pensées qui le sillonnent, serrer celles qui sont bonnes dans le trésor de sa mémoire et rejeter les autres hors des dépôts de la nature. »<sup>7</sup>

« L'homme devra porter le combat sur ses pensées, tailler dans la masse, les ramener de leur dispersion, en triant les naturelles d'avec les mauvaises. »<sup>8</sup>

« Le moine qui veille (il s'agit de la veillée nocturne) est un pêcheur de pensées, qui sait distinguer sans peine, dans le calme de la nuit, les pensées et les attraper... Trop de sommeil amène

---

<sup>7</sup> Diadoque de Photicé.

<sup>8</sup> Macariana.

l'oubli, la veillée purifie la mémoire. La richesse des agriculteurs se rassemble dans l'aire et le pressoir ; la richesse et la science (gnose) des moines dans les stations et les occupations vespérales et nocturnes de l'esprit. »<sup>9</sup>

« Je crois qu'une fois que notre esprit a été illuminé par le Christ, notre soleil, il lui est ordonné de se servir des eaux qui sont en lui pour produire des êtres qui rampent et des oiseaux qui volent, c'est-à-dire d'étaler au jour les bonnes et les mauvaises pensées pour opérer la séparation du bien et du mal, puisqu'aussi bien l'un et l'autre viennent du cœur. C'est de notre cœur, en effet, que sortent comme des eaux, les bonnes et les mauvaises pensées. Sur la parole et sur l'ordre de Dieu, étalons-les donc les unes et les autres au regard et au jugement de Dieu, afin qu'illuminés par lui, nous puissions séparer ce qui est mal de ce qui est bien, autrement dit pour que nous puissions nous séparer de ce qui rampe sur la terre et donne des préoccupations terrestres.

« Quant à ce qui est meilleur, c'est-à-dire aux oiseaux, laissons-les voler non seulement sur la terre mais au firmament du ciel; c'est-à-dire qu'il nous faut étudier le sens et la raison d'être des choses de la terre aussi bien que de celles du ciel, et connaître les « êtres rampants » qui nous sont nuisibles. »<sup>10</sup>

Mais quel est ce filet qui permet de ramener les pensées passionnées et de faire le tri entre ce qui est bon et ce qui est mauvais ? C'est la Parole de Dieu, car c'est elle qui est l'instrument par excellence du discernement des pensées, ainsi que nous l'enseigne l'épître aux Hébreux :

« Vivante, en effet, la parole de Dieu, et efficace  
et plus tranchante qu'aucun sabre à deux bouches,  
et pénétrant jusqu'au point de division d'âme et d'esprit,  
de jointures et même de moelles,  
et capable de juger réflexions et pensées d'un cœur.  
Aussi, il n'y a pas d'œuvre secrète face à elle ;  
et tout est sans voile et subjugué par son regard,  
elle devant qui nous avons la parole. »  
(He 4, 12-13)

Cette Parole vivante est évidemment le Christ par excellence, lui dont l'Apocalypse nous apprend :

« De sa bouche sortait un glaive acéré à deux tranchants. »  
(Ap 1, 16)

Nous pouvons commencer à saisir la cohérence de tout cet ensemble. La Royance des Cieux est une régulation des gestes de l'homme qui se réalise par un discernement des esprits. Ce discernement se réalise grâce à la Parole de Dieu. Il est donc essentiel que celui qui veut entrer dans cette Royance des Cieux soit totalement immergé dans la Parole de Dieu qu'est le Christ, « ce glaive à deux tranchants », pour mourir au péché et renaître à une vie nouvelle, celle du Christ ressuscité.

---

<sup>9</sup> Jean Climaque, *Petite Philocalie de la prière du cœur*, Le Seuil, 1953, p. 90.

<sup>10</sup> Origène, *Homélie sur la Genèse*, I, 8.

## 1.2 Être engendré de souffle

Mais l'eau seule ne suffit pas à constituer cette nouvelle matrice, il y faut également le souffle. Autrement dit, la Parole seule ne suffit pas pour connaître Dieu et pour être transformé : il y faut aussi la collaboration du souffle.

Remarquons que dans le milieu ethnique palestinien, milieu d'oralité, la Parole est indissociable du souffle, qui sert à émettre cette Parole mais aussi qui exprime l'intelligence qu'on en a, car c'est par la modulation du souffle qu'on manifeste la sensibilité et l'intelligence que l'on a d'un texte. Mais pour dépasser cette sensibilité et cette intelligence humaine, le souffle humain de la Parole doit être inspiré par le Souffle de Dieu lui-même, l'Esprit Saint. D'où l'interprétation classique de cette formule « d'eau et de souffle », traduite habituellement par « d'eau et d'esprit », en comprenant l'esprit comme étant l'Esprit Saint, donné par la Confirmation, et l'eau comme étant celle du Baptême.

Ce faisant, on ne prête pas suffisamment attention qu'on introduit ainsi une rupture dans la logique symbolique. D'une part, parce qu'en traduisant par « d'eau et d'esprit », on juxtapose une réalité matérielle signifiante (l'eau) avec une réalité spirituelle signifiée (l'esprit), au lieu de juxtaposer deux réalités matérielles signifiantes : l'eau et le souffle. D'autre part, parce qu'en renvoyant à l'eau du baptême, on renvoie une réalité matérielle signifiante (l'eau dont parle Iéshoua) à une autre réalité matérielle (l'eau du baptême), ce qui est la réduction de tout symbolisme : il ne peut y avoir symbolisme lorsqu'une réalité matérielle renvoie uniquement à une autre réalité matérielle.

Il faut donc maintenir, dans la bouche de Rabbi Iéshoua, deux réalités matérielles signifiantes : l'eau et le souffle. Cette eau renvoie certainement à l'eau du baptême, mais en tant que cette eau du baptême est analogème de l'immersion dans la Parole de Dieu, outil de connaissance de Dieu et instrument de discernement des pensées du cœur, intimement liée à l'Esprit Saint. Mais le souffle dont il est question ne nous semble pas renvoyer au sacrement de la confirmation, qui ne comporte pas le geste symbolique du souffle, mais ceux de l'onction et de l'imposition des mains. Par contre ce souffle matériel renvoie à ce souffle que YHWH Elohim a insufflé dans les narines du Terreux et que Rabbi Iéshoua a soufflé sur ses apôtres au soir de la Résurrection, analogème du Souffle-Saint, l'Esprit-Saint. Et, de même, qu'il nous faut utiliser l'eau du baptême pour signifier notre immersion dans la Parole et la réaliser en puissance, en attendant que nous la réalisions effectivement par le moyen de l'oralisation-mémorisation-remémoration, de même, il nous faut utiliser notre souffle, celui de la respiration pour laisser l'Esprit-Saint nous introduire progressivement dans l'intelligence de cette Parole. Réel signifiant (eau et souffle) et réalité signifiée (Parole et Esprit-Saint) sont intimement liés et agir l'un, c'est laisser agir l'autre. Notre souffle est sacrement de l'Esprit-Saint.

Il y a, en effet, deux paroles dans l'homme, la parole extérieure et la parole intérieure, qui sont liées à deux souffles, le souffle de la bouche et le souffle du nez.

La parole extérieure est liée au souffle de la bouche qui propulse, non seulement les gestes laryngo-buccaux du langage, mais aussi les gestes corporels-manuels du corporage-manuélage. Sans ce souffle de la bouche, pas de parole extérieure.

La parole intérieure, qui est celle de la pensée, est liée au souffle du nez. Nous ne remarquons peut-être pas assez combien la parole intérieure, qui constitue notre pensée, est liée au souffle du nez. Et pourtant, lorsque nous réfléchissons profondément, notre souffle respiratoire se modifie en se ralentissant. Inversement, si nous voulons maîtriser notre esprit pour mieux réfléchir, il est important de maîtriser notre respiration du nez.

C'est ce que nous explique Grégoire Palamas, dans un texte que nous rapporte la *Philocalie de la prière du cœur*. Rappelons-nous, en effet, que ce nouvel engendrement d'eau et de souffle est destiné à nous faire « voir » ou « entrer » dans le Royaume de Dieu. Or « le royaume de Dieu est en nous », nous enseigne Iéshoua. Par conséquent, comme l'explique Grégoire Palamas, il est nécessaire de rentrer à l'intérieur de nous-mêmes pour l'y trouver. Ce que Iéshoua lui-même nous enseigne déjà, à travers la parabole du trésor caché dans le champ : il y a à l'intérieur de nous un trésor à découvrir, à cacher puis à acquérir. Ce trésor caché n'est autre que cette ombre de Dieu qui est en nous, cette connaissance innée de Dieu que constitue *'Ishah* et que *'Ish* doit rejoindre pour s'unir à elle.

Dans ce texte donc, Grégoire Palamas nous explique la nécessité de faire rentrer l'esprit en nous pour y trouver ce Royaume de Dieu. En passant, on remarquera la liaison intime qu'il établit entre l'esprit humain et le souffle de la respiration, donc celui du nez.

**« Si « le royaume des cieux est au-dedans de nous » (Lc 17, 21), comment ne s'exclurait pas du royaume celui qui délibérément s'applique à faire sortir son esprit ? »** « Le cœur droit, dit Salomon, cherche le sens » (Pr 27, 21), ce sens qu'ailleurs il appelle « spirituel et divin » (Pr 2, 5) et dont les Pères nous disent : « l'esprit, tout entier spirituel, est enveloppé d'une sensibilité spirituelle ; ne cessons de poursuivre ce sens, tout à la fois en nous et hors de nous ».

**« Vois-tu que si l'on veut se dresser contre le péché, acquérir la vertu et la récompense du combat vertueux, plus exactement les arrhes de cette récompense, le sentiment spirituel, il est nécessaire de ramener l'esprit au-dedans du corps et de lui-même. Vouloir faire sortir l'esprit, je ne dis pas de la pensée charnelle mais du corps lui-même, pour aller au-devant de spectacles spirituels, c'est le comble de l'erreur grecque (= païenne) ...** Pour nous, nous renvoyons l'esprit, non seulement dans le corps et le cœur mais en lui-même. Ceux qui disent que l'esprit n'est pas séparé mais uni peuvent nous jeter : « comment pourrait-on faire rentrer son esprit ? ». Ils ignorent que l'essence de l'esprit est une chose et que son acte (son *énergie*) en est une autre. A vrai dire, ils ne sont pas dupes, et c'est délibérément qu'à l'abri d'une équivoque, ils se rangent parmi les imposteurs... Il ne leur échappe pas que l'esprit n'est pas comme l'œil qui voit les autres objets sans se voir lui-même. L'esprit accomplit les actes extérieurs de sa fonction suivant un mouvement longitudinal, pour parler comme Denys ; mais aussi il revient à lui-même et opère en lui-même son acte quand il se regarde : c'est ce que Denys appelle mouvement circulaire. C'est là l'acte le plus excellent, l'acte propre, s'il en est, de l'esprit. C'est par cet acte qu'à de certains moments il se transcende pour s'unir à Dieu (*Noms divins*, IV, 8).

**« L'esprit, dit saint Basile, qui ne se répand pas au-dehors (il sort donc ! il lui faut donc rentrer ! écoute la suite :) revient à lui-même et il s'élève de lui-même à Dieu par un chemin infallible. »** Denys, l'infaillible épopte du monde spirituel, nous dit que ce mouvement de l'esprit ne saurait égarer. Le père de l'erreur et du mensonge qui n'a jamais cessé de vouloir dévoyer l'homme... vient de trouver des complices, s'il est vrai que certains individus composent des traités en ce sens et persuadent aux gens, et même à ceux qui ont embrassé la vie supérieure de la quiétude qu'il vaut mieux, durant la prière, tenir leur esprit hors de leur corps. Et cela au mépris de la définition de Jean dans son *Echelle céleste* : « L'hésychaste est celui qui s'efforce de circonscrire l'incorporel dans le corps ». Nos pères spirituels nous ont tous enseigné la même chose...

**« Constate, mon frère, que la raison s'ajoute aux considérations spirituelles pour montrer la nécessité, quand on aspire à se posséder vraiment et à devenir de vrais moines selon l'homme intérieur, de faire rentrer et de maintenir l'esprit au-dedans du corps. Il n'est donc pas déplacé d'inviter surtout les débutants à se regarder eux-mêmes et à introduire leur esprit en eux-mêmes en même temps que le souffle. Quel esprit sensé détournerait celui qui n'est pas encore parvenu à se contempler, d'employer certains procédés pour ramener à lui son esprit ?**

C'est un fait que, chez ceux qui viennent de descendre dans la lice, l'esprit n'est pas plutôt rassemblé qu'il s'échappe ; force leur est bien de mettre la même obstination à le ramener. Novices encore, ils ne se rendent pas compte que rien au monde n'est plus rétif à l'examen de soi ni plus prompt à s'égailler. Voilà pourquoi certains leur recommandent de contrôler le va-et-vient du souffle en le retenant un peu, de manière à retenir l'esprit, en même temps qu'ils restent sur leur inspiration. En attendant que, Dieu aidant, ils aient fait des progrès, aient purifié l'esprit, l'aient interdit au monde extérieur et puissent le ramener parfaitement dans une concentration unificatrice.

« Chacun peut constater que c'est là un effet spontané de l'attention de l'esprit : le va-et-vient du souffle se fait plus lent dans tout acte de réflexion intense. Et cela particulièrement chez ceux qui pratiquent la quiétude l'esprit et du corps. Ceux-là célèbrent vraiment le sabbat spirituel ; suspendant toutes les œuvres personnelles, ils suppriment, autant que faire se peut, l'activité mobile et changeante, lâchée et multiple des puissances cognitives de l'âme en même temps que toute l'activité des sens, bref, toute activité corporelle en dépendance de notre vouloir. Quant à celles qui ne dépendent pas entièrement de nous, telle que la respiration, ils la réduisent autant qu'ils peuvent. Ces effets suivent spontanément et sans y penser chez ceux qui sont avancés dans la pratique hésychaste ; ils se produisent nécessairement et d'eux-mêmes dans l'âme parfaitement introvertie.

...

« Un grand docteur a écrit que « depuis la transgression, l'homme intérieur se modèle sur les formes extérieures ». Comment dès lors celui qui veut introvertir son esprit et lui imposer, au lieu du mouvement longitudinal, le mouvement circulaire et infaillible, n'aurait-il pas grand profit, plutôt que de promener son regard de-ci de-là, à le caler sur sa poitrine ou son nombril. En se ramassant extérieurement en cercle, il imite le mouvement intérieur de son esprit et, par cette attitude du corps, il introduit dans son cœur la puissance de l'esprit que la vue répand au-dehors. S'il est vrai que la puissance de la bête intérieure a son siège dans la région du nombril et du ventre, où la loi du péché exerce son empire et lui fournit pâture, pourquoi ne pas poster là précisément, toute armée de la prière, la loi opposée à la première ? Afin d'empêcher que l'esprit mauvais expulsé par le bain de régénération ne revienne avec sept esprits plus mauvais s'y installer une deuxième fois et que la situation nouvelle soit pire que la première (Lc 11, 26). »<sup>11</sup>

Remarquons combien Grégoire Palamas associe psychique et physique puisque l'esprit est ramené dans le cœur, non seulement par une technique respiratoire, mais aussi par une position corporelle « qui imite le mouvement intérieur de l'esprit ».

Remarquons également, dans le dernier paragraphe, que le retour de l'esprit dans le cœur semble avoir une double fonction : éviter à l'esprit de se modeler sur les formes extérieures, combattre la puissance de la bête intérieure.

Combattre la puissance de la bête intérieure, c'est précisément effectuer cette descente dans les profondeurs, pour y déceler quels sont les esprits qui nous agitent et, grâce au filet de la Parole de Dieu, pêcher ces esprits pour effectuer ensuite un discernement. Or,

« Qui donc entre les hommes sait ce qui concerne l'homme,  
sinon l'esprit de l'homme qui est en lui ? »  
(1 Co 2, 11)

---

<sup>11</sup> Grégoire Palamas, *Petite Philocalie de la prière du cœur*, Seuil, 1953, pp. 203-207.



Il nous faut donc réapprendre, par une régulation du souffle de la respiration du nez, analogème de l'esprit qui est en nous, à contraindre notre esprit à rentrer en nous-mêmes, pour y sonder nos profondeurs et combattre la puissance de la bête intérieure.

Empêcher l'esprit de se modeler sur les formes extérieures, c'est acquérir cette pauvreté de l'esprit, dont parle Iéshoua dans la première béatitude, et à qui est promis également le Royaume des Cieux. Il s'agit de dépasser le monde des sensations et des pensées qui occupent habituellement notre esprit, ce cinéma intérieur qui se déroule en permanence, et qui nous empêche d'accéder à la connaissance intuitive et directe de Dieu.

« Il faut donc que l'homme épuise ses facultés actives de connaissance et de contemplation, dans la nudité de l'esprit, débarrassé de toutes formes extérieures, de tout sentiment et de tout désir. Car « c'est seulement en tant qu'il est parfaitement vie, « sans mélange », dit Aristote, que l'intellect peut « concevoir » le Logos et devenir ainsi « theotokos », « mère de Dieu »<sup>12</sup>. »<sup>13</sup>

C'est ce que conseille Denys l'Aréopagite à son disciple Timothée :

« Pour toi, cher Timothée, exerce-toi sans cesse aux contemplations mystiques, abandonne les sensations, renonce aux opérations intellectuelles, rejette tout ce qui appartient au sensible et à l'intelligible, dépouille-toi totalement du non-être et de l'être, et élève-toi ainsi, autant que tu le peux, jusqu'à t'unir dans l'ignorance avec Celui qui est au-delà de toute essence et de tout savoir. Car c'est en sortant de tout et de toi-même, de façon irrésistible et parfaite que tu t'élèveras dans une pure extase jusqu'au rayon ténébreux de la divine Surescence, ayant tout abandonné et t'étant dépouillé de tout. »<sup>14</sup>

Pour atteindre cette nudité de l'esprit, qui combat la bête intérieure en se délivrant des pensées passionnées, et qui ne se modèle plus sur les formes extérieures en se délivrant des pensées rationnelles, il faut donc faire rentrer l'esprit en soi, dans le cœur, en s'aidant du souffle de la respiration du nez.

#### *Entendre la voix du souffle*

Ce souffle du nez, profondément lié à notre pensée et qui est la manifestation de notre esprit, nous semble décrit par Iéshoua par les paroles mystérieuses qu'il adresse à Nicodème :

« Le souffle où il veut souffler,  
et sa voix tu entends,  
mais tu ne sais d'où il vient  
ni où il va. »

La plupart des traductions, embarrassées, traduisent :

« Le vent où il veut souffler  
et sa voix tu entends. »

sans doute parce que Iéshoua affirme qu'on entend sa voix, et les traducteurs pensent au bruit que fait le vent, et, en note, on vous explique que *pneuma* signifie à la fois *souffle* et *vent*.

<sup>12</sup> Jean BORELLA, *La crise du symbolisme religieux*, L'Age d'homme/Delphica, 1990, p. 351.

<sup>13</sup> Yves BEAUPERIN, *Anthropologie du geste symbolique*, L'Harmattan, 2002, p. 262.

<sup>14</sup> PSEUDO-DENYS l'Aréopagite, *Œuvres complètes : la Théologie mystique*, Aubier, 1943, p. 178.

Je pense qu'il ne s'agit pas du vent mais du souffle du nez. Faites l'expérience suivante : asseyez-vous confortablement, fermez la bouche et prenez le temps de respirer calmement pendant quelques minutes. Ensuite, au lieu de laisser simplement entrer et sortir l'air, faites-le résonner dans le haut de la cavité nasale, dans l'inspir et dans l'expir : vous commencez à entendre sa voix. Cette résonance du souffle dans le haut du nez me paraît indispensable pour éviter tout essoufflement.

Lorsque Rabbi Iéshoua affirme que nous entendons la voix du souffle mais ne savons pas ni d'où il vient ni où il va, il me semble viser non seulement l'inspir, correspondant à l'origine de notre esprit qui est ailleurs qu'en nous, et l'expir, correspondant à la finalité de notre esprit, mais aussi la difficulté que nous avons à maîtriser le vagabondage de cet esprit. Ce vagabondage de l'esprit est une conséquence du péché selon Grégoire le Sinaïte et le retour à Dieu réside dans « le souvenir persévérant et immobile de Dieu dans la prière » :

« Le principe et la cause des pensées c'est, à la suite de la transgression, l'éclatement de la mémoire simple et homogène. En devenant composée et diverse, de simple et homogène qu'elle était, elle a perdu le souvenir de Dieu et a corrompu ses puissances.

« Le remède pour délivrer cette mémoire primordiale de la mémoire pernicieuse et mauvaise des pensées, c'est le retour à l'originelle simplicité. L'instrument du péché, la désobéissance, n'a pas seulement faussé les rapports de la mémoire simple avec le bien, elle a corrompu ses puissances et affaibli son attirance naturelle pour la vertu. Le grand remède de la mémoire, c'est le souvenir persévérant et immobile de Dieu dans la prière. »<sup>15</sup>

Et la Tradition des Pères nous enseigne que, pour atteindre ce « souvenir persévérant et immobile de Dieu », la respiration nasale doit moduler le nom de Iéshoua :

« L'attention, c'est un cœur en repos (hésychie) permanent de toute pensée qui ne respire et n'invoque sans interruption que le Christ Jésus Fils de Dieu, qui combat vaillamment à ses côtés et confesse Celui qui a pouvoir de remettre les péchés. Que l'âme, par une invocation soutenue, étreigne le Christ qui scrute secrètement les cœurs et qu'elle s'applique à dérober entièrement aux hommes sa joie et son combat intérieur, le Malin ne trouvera plus d'issue par où introduire sa malice dans le cœur et détruire l'œuvre parfaite entre toutes.

« Chaque fois que les mauvaises pensées se mettent à pulluler en nous, jetons au beau milieu d'elles l'invocation de N.S. Jésus-Christ, et nous les verrons incontinent se dissiper comme fumée dans l'air. L'esprit demeuré seul, reprenons alors l'attention et l'invocation constantes, et chaque fois que la même chose nous arrive, agissons de même.

« Il est impossible de vivre sans respirer... Il est pareillement impossible, sans l'humilité et une incessante supplication de Jésus, d'apprendre la science du combat spirituel et de chasser nos ennemis avec méthode.

« Ne cessons de faire tourner le nom de Notre Seigneur Jésus-Christ dans les espaces de notre cœur comme l'éclair tournoie au firmament quand s'annonce la pluie. Ceux-là le savent qui ont l'expérience de l'intellect et de son combat intérieur. Menons le combat avec ordre comme on organise une bataille : d'abord l'attention ; puis, lorsque l'ennemi projette contre nous une mauvaise pensée, expulsons-le avec colère par les paroles de malédiction de notre cœur ; troisièmement maudissons-le en ramassant notre cœur dans l'invocation de Jésus-Christ pour que le mensonge du démon s'évanouisse et que l'esprit ne coure après son imagination comme l'enfant abusé après le charlatan. »

<sup>16</sup>

---

<sup>15</sup> Grégoire le Sinaïte (1225-1346), *Petite Philocalie de la prière du cœur*, Seuil, 1953, pp. 177-178.

<sup>16</sup> Hésychius de Batos, *Petite Philocalie de la prière du cœur*, 1<sup>ère</sup> centurie, 5, 97, 98, 2<sup>ème</sup> centurie, 4, 35, Seuil, 1953, pp. 96-106.

« Je suis semblable à un homme assis sous un grand arbre et qui voit venir contre lui des bêtes sauvages et des serpents en grand nombre ; lorsqu'il ne peut plus leur résister, il court grimper dans l'arbre et est sauvé. Ainsi suis-je : je suis assis dans ma cellule et je regarde les mauvaises pensées venir contre moi, et quand je n'ai plus de forces contre elles, je me réfugie en Dieu par la prière, et je suis sauvé de l'ennemi. »<sup>17</sup>

Reprenons l'expérience proposée ci-dessus et faites retentir la voix du souffle dans votre nez. Laissez-le lentement souffler, dans l'expir et dans le haut de la cavité nasale, les sons *i - é - shou - a* et vous ne tarderez pas à prendre en conscience de l'adéquation entre le souffle de votre nez et le nom de Iéshoua. Physiologiquement, le souffle du nez est prédestiné à prononcer ce nom. Portez enfin votre attention sur la voix de votre inspir et laissez-la prononcer, dans le haut de cavité nasale, les sons *i - a - ou - é*, le Nom formulable mais qui ne doit pas être prononcé.

Ce souffle, qui vient féconder l'eau de la récitation répétée de la Parole de Dieu, en permettant de descendre dans les profondeurs de l'homme, pour y combattre les esprits mauvais et atteindre à la nudité de l'esprit, est donc celui de l'émission du nom de Iéshoua, dans l'expiration. Est-ce sans raison que l'hébreu, langue consonantique, ne prend sens que lorsqu'on insère des voyelles entre les consonnes ? Or, a-t-on remarqué que le nom de Iéshoua, dans sa prononciation, comporte toutes les voyelles : *i-é-o-u-a* ?

## עֵשׂוּי

N'est-ce pas là un enseignement : c'est le Nom de Iéshoua, autrement dit sa personne, qui donne sens à la Parole de Dieu, et c'est en le prononçant, dans le souffle du nez, que l'on donne toute son efficacité à la Parole de Dieu pour constituer la nouvelle matrice d'un engendrement nouveau, constitué par l'intussusception mimismologique de Rabbi Iéshoua, incarné, mort, ressuscité, descendu aux enfers et assis à la droite du Père.

Plus précisément, la matrice qui nous fait naître et entrer dans la Royance des Cieux, en nous délivrant du péché par le discernement des esprits mauvais, ne peut se réduire à la seule Parole de Dieu, car alors il manque le plus essentiel qui est de se tourner vers la personne vivante du Maître qui, à l'intérieur de nous, vient interpréter la Parole de discernement. C'est la fonction de la prononciation du nom de Iéshoua de nous mettre en présence du Maître pour attendre de lui le discernement.

Comme le fait remarquer Jean-Marie Elie Setboun, le juif fidèle interpose entre Dieu et lui le texte qu'il interprète, rendant difficile toute relation personnelle avec Dieu, alors que le chrétien se tourne d'abord vers Rabbi Iéshoua pour interpréter ensuite le texte, dans une relation personnelle.

« Dans le christianisme, chacun peut vivre le silence intérieur avec Dieu et en Dieu, pendant une messe ou une retraite, ou dans le secret de sa chambre. Dans le judaïsme, je n'ai jamais entendu parler d'une relation personnelle à Dieu dans le silence intérieur. On nous parle de Dieu, à travers la théologie, l'exégèse des textes. Mais on étudie Dieu comme un objet de science. Certains chrétiens d'ailleurs peuvent tomber dans le même travers. Pour que la parole de Dieu nous transforme, et elle peut nous transformer, *réellement*, il faut entretenir un rapport moins intellectuel, plus vital, amoureux je dirais, avec elle. On doit prendre conscience que cette parole donne vie, qu'elle me nourrit au sens

<sup>17</sup> Abba Jean Colobos, *Paroles des Anciens*, Seuil, 1976, p. 71.

fort, comme un aliment de l'âme. Mais cela ne peut se réaliser que si on laisse la grâce nous travailler dans le silence. La prière juive est différente de cette oraison silencieuse à laquelle le Christ nous invite. Ce n'est pas la compréhension d'un thème dans un texte qui me fait grandir dans l'amour d'autrui ou de Dieu. Etre seulement une tête en théologie ne fait pas grandir dans l'amour. La théologie est au service de la contemplation. »<sup>18</sup>

C'est cette différence de comportement que soulignait déjà l'apôtre Paul quand il affirmait que le juif « lit Moïse » alors que le chrétien « se tourne vers le Seigneur » (2 Co 3, 15-16).

C'est donc dans une respiration du nez, lente et profonde, qu'il faut se mettre en présence de la Parole de Dieu pour essayer d'entrer dans une intelligence plus profonde de cette Parole. Il faut laisser l'esprit aller et venir où il veut face à cette Parole, sans effort volontariste, laisser faire avec humilité, comme le poustinik russe que décrit Catherine Doherty :

« Le poustinik, le résident de la poustinia, le staretz, l'ermite - pour lui donner les nombreux noms employés par les Russes - part de l'idée qu'il existe un seul livre capable de lui apprendre Dieu. Il croit que le seul chemin pour connaître Dieu est d'aller à lui dans l'humilité, la simplicité et la pauvreté, de pénétrer dans son silence, et là, dans la prière et dans la patience, d'attendre qu'il se révèle à son heure à lui. Oui, le poustinik lit la Bible à genoux. Il ne lit pas avec sa tête (de manière conceptuelle, critique), sauf en ce sens que les mots passent par son intelligence, mais l'intelligence du poustinik est dans son cœur. Les paroles de la Bible sont comme du miel sur sa langue. Il les lit avec une foi profonde. Il ne les analyse pas. Il les lit et les laisse séjourner dans son cœur. En une journée, il peut en lire une ou deux phrases, ou peut-être une page. L'important est qu'il les mette toutes dans son cœur et il attend que Dieu vienne les lui expliquer, ce que Dieu ne manquera de faire devant une foi si profonde et si complète. »<sup>19</sup>

C'est dans le silence du matin qu'il convient de se livrer à cette rumination mentale de la Parole de Dieu dans le souffle. Ce que Marcel Jousse nous dit de la mémorisation du matin est également vrai de la méditation du matin :

« De tous les moments de la journée, c'est le matin que l'expérience humaine millénaire a fait reconnaître comme l'heure la plus favorable à la mémorisation. Aussi, dans les milieux rythmo-catéchistiques, tout ce qui doit mémoriser se lève-t-il dès l'aurore.

[...]

« C'est cela qu'à leur exemple nous devrions faire chaque jour à notre lever : ordonner avec méthode notre tâche rythmo-catéchistique quotidienne et utiliser à plein rendement le travail du matin.

[...]

« La « Sagesse » est la vierge matinale.

[...]

« Dans ces « écoles de l'aurore », pourrait-on dire joliment en les opposant à nos tristes « écoles du soir », pas de surmenage intellectuel. Rien que de la fraîcheur : fraîcheur du matin, fraîcheur de la leçon, fraîcheur de la gorge de l'homme. Tout converge donc vers cette fraîcheur de l'intelligence globale qu'est l'attention. »<sup>20</sup>

### *S'unir à Dieu dans le souffle*

---

<sup>18</sup> Jean-Marie Elie SETBON, *De la kippa à la croix, conversion d'un Juif au catholicisme*, Salvator, 2013, p. 187.

<sup>19</sup> C. de HUECK DOHERTY, *Poustinia*, Le Cerf, 1978, pp. 38-39.

<sup>20</sup> Marcel Jousse, *La Manducation de la Parole*, Gallimard, 1975 ; pp.75-77 [édition regroupée 465-467].

Dans la journée, sauf en temps de loisir, il paraît difficile de remémorer la Parole de Dieu quand on est occupé à ses diverses activités. Par contre, il est possible à intervalles très courts mais répétés de s'unir au Père dans le souffle, et plus précisément d'unir sa volonté à la sienne en répétant cette seule formule : « Que soit ton vouloir ! »

Remarquons, tout d'abord, que la traduction de Marcel Jousse : « que soit fait ton vouloir » et la traduction liturgique : « que ta volonté soit faite », édulcorent le sens fort de l'expression littérale : « que soit ton vouloir », « qu'advienne ta volonté ». La traduction de la TOB : « fais se réaliser ta volonté » semble plus proche du sens profond de cette demande. Car il ne s'agit pas de l'Humain qui doit faire la volonté de Dieu, comme s'il s'agissait de choses à accomplir, avec tout l'aspect volontariste que cela peut sous-entendre de la part de l'Humain. Il s'agit plus pour l'Humain d'adhésion à cette volonté que d'action.

Par ailleurs, Rabbi Iéshoua de Nazareth nous fait demander que le vouloir de l'Abbâ soit, ainsi que dans les cieux, de même sur la terre. C'est donc ce que l'Abbâ veut dans les cieux qui doit être sur la terre. Or, que veut l'Abbâ dans les cieux ?

« Quelle est la volonté du Père ? C'est d'engendrer le Fils. Et même davantage : le Père n'est rien d'autre qu'engendrement du Fils. La volonté du Père, c'est le Père lui-même qui, dans une extase éternelle se dépouille de l'Essence divine pour la donner au Fils. Et si le Père était autre chose que cette extase, aussi vrai que Dieu existe, jamais nous ne pourrions faire sa volonté. »<sup>21</sup>

« Que fait le Père en engendrant le Fils ? Il se dépouille entièrement de l'Essence divine pour la donner au Fils. Et que fait le Fils dans la relation de filiation ? Il se dépouille entièrement de l'Essence pour la rapporter au Père. Par la génération éternelle l'Essence divine est *aimée* par le Père dans le Fils ; par la filiation éternelle l'Essence divine est *aimée* par le Fils dans le Père. Ainsi le Saint-Esprit est l'Amour et le Don hypostatiques *dans lequel* s'unissent le Père et le Fils. »<sup>22</sup>

La volonté du Père est d'engendrer son Fils. Mais attention à ne pas se laisser piéger par le vocabulaire employé. Cette génération n'a rien de « physique » comme celle d'un père terrestre engendrant un fils terrestre. Il s'agit, comme nous l'avons montré plus haut, d'une génération « cognitive » : le Fils n'est autre que l'expression du Père, il est la Parole que « prononce » le Parlant. Et pour le Parlant, « se dépouiller » de l'Essence divine, c'est l'exprimer totalement et parfaitement par sa Parole. Et pour la Parole, « se dépouiller » de l'Essence divine, c'est être totalement et parfaitement l'expression du Parlant. Et ce Souffle de la Parole qu'est l'Esprit-Saint n'est autre que la conscience que le Parlant a de sa Parole en l'exprimant, conscience qui est aussi celle que la Parole a du Parlant en étant expression de ce Parlant. Et cette conscience que le Parlant a de sa Parole et la Parole du Parlant est Amour du Parlant pour sa Parole et de la Parole pour le Parlant. La volonté du Père est donc essentiellement celle de s'exprimer.

Or la volonté du Père n'est pas de s'exprimer uniquement par sa Parole éternelle et incréée qu'est son Verbe « intérieur ». Elle est aussi de s'exprimer par son Verbe « extérieur » qu'est le Dieu-Homme et par la Création en laquelle celui-ci à son tour s'exprime. Le Mimème intérieur du Parlant, éternel et incréé, devient Analogème mimodramatique en le Dieu-Homme et Analogème mimoplastique en la Création.

---

<sup>21</sup> Jean BORELLA, *La Charité profanée, subversion de l'âme chrétienne*, Dominique Martin Morin, 1979, p. 265.

<sup>22</sup> Jean BORELLA, *La Charité profanée, subversion de l'âme chrétienne*, Dominique Martin Morin, 1979, p. 297.

En particulier, chaque Humain faisant partie de cette Création, est une expression analogique, temporelle et créée, du Parlant dans sa Parole par l'Esprit. Mais cette expression analogique qu'est tout Humain du Parlant, si elle est temporelle et spatiale, n'est pas pour autant factuelle, c'est-à-dire appartenant à un instant du passé, mais actuelle, c'est-à-dire permanente, effective à chaque instant qui s'écoule. C'est ici et maintenant que chaque Humain a vocation à être expression analogique du Parlant dans sa Parole par l'Esprit. Nous disons bien : « a vocation à être », parce que si, dans le projet de Dieu, l'Humain est fait « comme ombre et ressemblance de Dieu » (Gn 1, 26), dans sa réalisation (Gn 1, 27), l'Humain est seulement fait comme ombre, la ressemblance étant à venir. Dieu, en effet, laisse à chaque Humain la liberté de devenir ou non expression du Parlant dans la Parole par l'Esprit. La volonté du Père, du Parlant, sur chaque Humain est donc que celui-ci devienne une expression analogique aussi globale que possible, ici et maintenant.

Cela signifie que chaque Humain, à chaque instant de sa vie, là où il est, dans les circonstances particulières qu'il est amené à vivre, doit s'accepter comme expression globale du Parlant. Pour chaque Humain, l'ici et maintenant constitue une expression du Parlant qu'il est invité à laisser se faire. Ici et maintenant, ce qui est et ce qui advient proviennent de l'amour du Parlant et se proposent à l'Humain comme projet d'amour. La vocation de l'Humain est de se laisser aimer par Dieu, de se laisser façonner par Dieu, à travers ce qui est et ce qui advient, afin de devenir cette ressemblance du Parlant qui lui exprime quelque chose de son infinie perfection. En conséquence, à chaque expiration, adhérer pleinement au vouloir du Père qui, en cet instant et en ce lieu, me veut être une expression de lui, dans les circonstances particulières où il me place. Être totalement présent à l'instant, ce n'est pas être totalement attentif à ce qu'on fait, c'est adhérer totalement à ce que le Père veut en cet instant.

Et c'est même encore plus simplement accepter d'exister, ici et maintenant, dans les circonstances actuelles :

« Dieu, d'extinction en extinction, de dépouillement en dépouillement, m'accule à l'aveu de mon propre « Je suis ». C'est tout ce qu'il veut entendre de moi dans la prière ; il veut m'arracher *ma* propre déclaration d'existence. Il n'attend pas de moi que je lui dise – du moins de prime abord - : « Seigneur, j'ai conçu à ton sujet ceci ou cela » ; ou encore : « J'ai pris la résolution de ceci ou cela, je veux ceci ou cela » ; mais seulement : « Je suis ». Un « Je-suis » offert, orienté, exposé : un « Je-suis-pour-toi », un « Je-suis-devant-toi ».

« Dieu veut nous voir « apparaître » devant lui dans le dénuement radical de notre pur « exister » ; voilà ce qui « sanctifie son nom ». « En terre déserte, impraticable et sèche, voilà comment je te suis apparu au sanctuaire ». La prière est l'épiphanie à Dieu de mon « exister » ; à Dieu et partant à moi-même, car c'est dans l'exercice de cette fonction vitale absolument première qu'est la prière. Dieu ne me veut devant lui que dans le simple appareil de mon « Je suis » ; c'est tout ce qu'il veut que je lui présente ; il me pousse dans mes derniers retranchements, il force ma déclaration d'*existence-pour*, d'*exister-devant* lui, et il la veut sans circonlocutions ni attermolements. »<sup>23</sup>

## 2. Renaître d'eau et de sang

Par suite du péché, l'Humain a beaucoup de mal à accepter de se laisser être une expression du Parlant dans la Parole par l'Esprit. Déjà, à l'origine, l'Humain n'a pas accepté l'état dans lequel Dieu l'avait placé : au Jardin de Plaisance, avec le droit de manger de tous les arbres, excepté de l'arbre du connaître bon et mauvais. Il a voulu passer d'un état à une

---

<sup>23</sup> Frère François CASSINGENA-TREVEDY, o.s.b., *Pour toi quand tu pries*, Vie monastique n° 37, Abbaye de Bellefontaine, Bégrolles-en-Mauges, 2000, pp. 204-205.

action, d'une recevance à une acquérance, en se saisissant du fruit de l'arbre du connaître bon et mauvais. L'Humain veut agir, veut faire au lieu d'être, à chaque instant, ce que Dieu lui donne d'être. Cela se traduit par le fait que l'Humain est, à chaque instant, dans ses pensées, son rejeu, ressassant son passé et se projetant dans l'avenir, au lieu de se laisser jouer, ici et maintenant, par ce qui est et ce qui advient. L'erreur fondamentale de tout être humain est d'être persuadé que le bonheur, c'est de faire ce que l'on aime, alors que le vrai bonheur est d'aimer ce que l'on est amené à faire, ici et maintenant. La véritable sagesse est d'accepter tout simplement d'exister par Dieu, ici et maintenant, dans les circonstances présentes qui sont le vouloir de Dieu sur l'Humain à l'instant présent. Roger Vittoz et Georges Pégand ont bien montré combien l'envahissement de l'émissivité de la pensée – ce que Marcel Jousse appelle le rejeu – au détriment de la réceptivité – ce que Marcel Jousse appelle le jeu – est préjudiciable à l'équilibre psychique de l'être humain.

Par suite, cette expression que tout Humain a vocation d'être doit devenir pédagogie de Dieu sur l'Humain, d'une part, parce que Dieu est obligé d'avertir l'Humain qu'il se trompe et fait fausse route, et c'est le rôle de la souffrance ; d'autre part, parce que Dieu est obligé de réajuster constamment son projet sur l'Humain, comme un bon professeur s'adapte aux difficultés de son élève et lui propose, à chaque fois, des exercices adaptés, susceptibles de le faire progresser. Malheureusement, l'Humain a encore plus de mal à accepter cette pédagogie de Dieu, à croire à l'amour de Dieu qui tient tout dans sa main et à lui faire confiance. Ce fut la tentation constante du peuple d'Israël, au désert, de ne pas faire confiance à Dieu pour la nourriture, la boisson et la lutte contre ses adversaires et de tenter Dieu, en l'obligeant à intervenir de façon spectaculaire pour rendre confiance à son peuple. Notre réflexe est de demander à Dieu de guérir d'une maladie, de réussir à un examen, de trouver un emploi, etc., et non pas de lui demander que son projet sur nous se réalise, que s'accomplisse sa volonté, en s'abandonnant à son amour.

Et c'est précisément, parce qu'il nous est très difficile d'accepter la souffrance, la maladie et la mort, que le Dieu-Homme va devoir livrer son sang.

Le sang et l'eau ont jailli du cœur transpercé du Dieu-Homme. Or, le cœur, dans l'anthropologie palestinienne est l'organe de la pensée et de la mémoire. Nous venons de voir que l'eau, élément matériel, est l'analogème de la Parole de Dieu. Si le cœur est le siège de la pensée, il est donc normal que la parole procède du cœur sous l'analogème de l'eau qui jaillit du cœur du Dieu-Homme. De ce cœur transpercé jaillit aussi un autre élément naturel qui est le sang. De quelle réalité le sang est-il donc l'analogème ? Quel rapport le sang entretient-il avec la pensée ?

Remarquons déjà que la pensée de l'Humain est alimentée par deux grandes catégories : la sensation et le sentiment. La pensée de l'Humain est d'abord essentiellement un rejeu intérieur de ce qui s'est joué en lui par la sensation de ses cinq sens, avant de l'extérioriser éventuellement par le rejeu extérieur qu'est l'expression humaine, la parole. Par ce rejeu intérieur, l'Humain prend conscience de ce qui s'est joué en lui-même et accède à la connaissance de ce qui l'entoure. Mais l'Humain n'est pas une simple caméra qui enregistrerait le Réel purement et objectivement. Il est aussi un être sensible, doué de sentiment. Et ce qui se joue en lui provoque des réactions sensibles, des sentiments : le plaisir, la joie, le bonheur, l'amour, le dégoût, la peur, l'angoisse, la haine, la colère, l'envie, la jalousie, la vanité, l'orgueil, la douleur, la souffrance, etc. Tout cela constitue la personnalité de chacun, sereine ou perturbée. Le psychisme humain est constitué d'un rejeu objectif-subjectif du Réel du Monde d'En Bas, objectivité et subjectivité étant inextricablement liées.

« Si vous n'avez pas posé le maniement du réel avant de partir en divagations sur l'affectivité, sur l'émotivité, sur la sensibilité, vous ne comprendrez absolument rien et vous serez en dehors de la vie, vie totale, « une » du composé humain.

« Il faut toujours que nous en revenions à la grande loi de l'Anthropologie qui est la mimismologie, c'est-à-dire le comportement de l'anthropos d'intelliger les interactions du réel, c'est-à-dire de la propositionner.

« L'homme est un animal « propositionnellement » mimeur.

« Là-dessus vont se jouer ce que vous appelez les émotivités, les affectivités, les sensibilités. Vous mangez un plat, il ne vous plaît pas, vous avez instinctivement une répulsion, mais vous avez une répulsion de quelque chose. Vous êtes en face d'un individu, cet individu ne vous plaît pas, vous avez une rétraction. Mais devant un individu, tous vos gestes interactionnels seront tous des gestes affectifs. L'homme n'est pas un robot qui vit sans rien sentir.

« C'est précisément cela qu'il faut bien montrer : l'impossibilité de découper le geste de l'intellection et de ce qui suit l'intellection, les différentes propulsions ou répulsions qu'il y a dans un geste. Bien des fois, vous aurez à maîtriser votre mécanisme mimismologique pour ne pas vous conduire en simple animal. L'animal a de l'émotivité, l'animal a de l'affectivité... un oiseau entend un bruit, il se sauve... un soldat entend une explosion de 420 à côté de lui, il peut avoir peur, sans doute, mais il domine sa peur et reste ferme.

« Voilà ce qu'il est nécessaire de faire comprendre à ceux qui manient des enfants : il faut toujours partir de l'interaction. Nous ne sommes exclusivement que des récepteurs d'interactions. »<sup>24</sup>

L'eau qui sort du côté de Jésus manifeste sa Parole-Parabole par laquelle il nous permet, à travers le rejeu le plus objectif possible du Réel du Monde d'En Bas, d'accéder à la connaissance du Monde d'En Haut. Le sang, élément humain, me semble manifester toute la partie subjective, faite de sentiments, d'affectivité, qui accompagne toujours le Rejeu. Ne dit-on pas, par exemple, « *mon sang n'a fait qu'un tour* » à propos d'une situation qui provoque notre colère ? Par contre, ne garde-t-on pas le « *sang-froid* » face à une situation difficile ? On dit également : « *bon sang ne saurait mentir* ». Et, lorsqu'une douleur morale nous envahit, ne dit-on pas que « *notre cœur saigne* » ? L'angoisse de Jésus, au jardin de Gethsémani, ne lui a-t-elle pas fait suer de grosses gouttes de sang (Lc 22, 44) ? Et, dans notre culture, ne fait-on pas du cœur, le régulateur physique de la circulation du sang dans notre corps, le siège des émotions et de l'amour ?

Dans la Genèse, nous trouvons cette interdiction alimentaire de Dieu, au moment où, après le Déluge, celui-ci autorise l'Humain à passer d'un régime végétarien à un régime animalier :

« Seulement, de la chair avec son âme, son sang,  
vous ne mangerez pas ! »  
(Gn 9, 4)

Et cette interdiction est répétée à plusieurs reprises dans la Tôrah :

« Vous ne mangerez du sang d'aucune chair,  
car l'âme de toute chair, c'est son sang. »  
(Lv 17, 14)

« Garde-toi seulement de manger le sang,  
car le sang, c'est l'âme,

---

<sup>24</sup> Marcel JOUSSE, *Hautes-Etudes*, 12<sup>ème</sup> cours, 2 février 1944, *La signification ethnique des mots*, pp. 212-213.



et tu ne dois pas manger l'âme avec la chair . »  
(Dt 12, 23)

« L'âme de la chair est dans le sang. »  
(Lv 17, 11)

Le sang n'est donc pas seulement la vie du corps, puisqu'un corps vidé de son sang meurt. Le sang est aussi l'âme de la chair. Le sang est lié au psychisme. Il est intéressant de remarquer que, d'après la Bible, le sang a une voix qui crie vers Dieu pour réclamer vengeance et Dieu invite l'assassin à écouter le cri du sang :

« La voix du sang de ton frère pousse des clameurs vers moi  
de la terre des hommes. »  
(Gn 4, 10)

« ... du sang de l'aspersion qui parle mieux que celui d'Abel. »  
(He 12, 24)

C'est la raison pour laquelle il fallait couvrir le sang versé de terre afin qu'il cesse de crier vengeance vers Dieu :

« Ô terre, ne couvre pas mon sang,  
et que mon cri monte sans arrêt. »  
(Jb 16, 18 ; Cf. aussi Is 26, 21 et Ez 24, 6-8)

Un professeur japonais Takeji Furukawa (1891-1940) s'est intéressé au rapport entre le groupe sanguin et la personnalité. Il a publié en 1927 un livre intitulé « Etude du tempérament par le groupe de sang ». Le groupe sanguin aurait une influence sur la personnalité de chacun<sup>25</sup>.

Sans avoir eu connaissance des recherches de Takeji Furukawa, Léone Bourdel, professeur de psychologie à Paris, de 1935 à 1947, a fait des recherches qui débouchent sur deux publications « *Groupes sanguins et tempéraments* », Maloine, Paris, 1960 et « *Les tempéraments psychobiologiques* », Maloine, Paris, 1961. Le premier ouvrage expose la corrélation existant entre les groupes sanguins et le tempérament, fondement même, selon elle, de la psychobiologie.

Le Dieu-Homme est venu « donner son âme pour le salut du monde ». Non pas « sa vie », comme on traduit communément, amenuisant le sens profond de cette affirmation. Car donner sa vie, c'est simplement accepter de mourir, mais cela ne permet pas d'expliquer en quoi le fait de donner sa vie permet de sauver le monde, sauf à tomber dans l'excès d'interprétation qui voudrait, comme l'affirmait Bossuet, que Dieu se vengeait des péchés des hommes en s'acharnant sur son Fils. Donner son âme, c'est communiquer son psychisme, et

---

<sup>25</sup> On trouve peut-être là la justification de l'interdit de manger le sang des animaux : manger le sang des animaux, c'est assimiler leur psychisme. Il est intéressant de noter que, parmi les interdits de la Tôrah conservés par le Concile de Jérusalem, sur le conseil de Jacques, figure celui de ne pas manger de viandes étouffées (Ac 15, 20). Et si, aujourd'hui, les chrétiens peuvent manger des viandes étouffées, donc avec leur sang, c'est peut-être parce qu'en buvant le sang du Dieu-Homme et donc devenant participants de son psychisme, celui des animaux ne peut plus avoir d'influence sur leur propre psychisme. Mais à quelle animalité est soumise une civilisation qui ne boit pas le sang du Christ tout en mangeant le sang des animaux !

donc permettre aux Humains de changer leur psychisme. C'est ce que sous-entend l'apôtre Paul dans son épître aux Hébreux :

« En effet, par le fait qu'il a souffert lui-même,  
en étant mis à l'épreuve,  
il est capable de porter secours  
à ceux qui sont mis à l'épreuve. »  
(He 2, 18)

Verser son sang pour nous, c'est, pour le Dieu-Homme, nous donner son psychisme et, plus spécialement, les états intérieurs, les mimèmes qui furent les siens pendant qu'il vivait les souffrances de sa Passion. C'est également ce qu'il signifie en nous donnant à boire « son sang versé pour nous ». C'est son psychisme, celui de sa Passion, qu'il veut nous communiquer. Et c'est cela qui nous sauve, parce que c'est, pour nous, le retour à l'obéissance que nous avons perdue par le péché originel. C'est encore ce que nous apprend l'apôtre Paul dans son épître aux Hébreux :

« Lui qui, aux jours de sa chair, ayant offert  
prières et même rameaux de suppliants,  
à celui qui pouvait le sauver de la mort,  
avec un cri puissant et des larmes,  
et ayant été obéi en réponse à la piété,  
quoiqu'étant fils, apprit  
par les choses dont il pâtit l'obéissance  
et ayant atteint la parfaite maturité,  
il est devenu pour tous ceux qui lui obéissent,  
auteur de salut éternel,  
ayant été nommé par Dieu grand-prêtre  
dans la lignée de l'ordre de Melchisédeq. »  
(He 5, 7-10)

En effet, Jésus sait ce qui l'attend : la trahison de Judas, l'abandon de ses disciples, le reniement de Pierre, la parodie de tribunal où il se sait condamné d'avance, la versatilité de la foule qui, après avoir l'avoir acclamé comme roi le jour des Rameaux, se laisse manipuler au point de réclamer sa mort, la cruauté des soldats romains qui, après l'avoir flagellé, vont le revêtir d'un manteau rouge, le couronner d'épines, le gifler, lui cracher dessus en se moquant de lui ; et, enfin, l'horreur du supplice de la croix, où la douleur intolérable des mains et des pieds cloués va entraîner une tétanisation de tout le corps, rendant difficile la respiration jusqu'à l'étouffement. Qui ne chercherait à échapper à un tel destin funeste ? Jésus nous montre bien par là qu'il a totalement épousé notre condition d'êtres humains, jusqu'à connaître une angoisse tellement grande « *que sa sueur devint comme de grosses gouttes de sang qui tombaient à terre* » (Lc 22, 44). C'est précisément les circonstances les plus tragiques de notre condition humaine que Jésus a voulu assumer.

Mais s'il a voulu les assumer, c'est aussi afin de les assumer de la seule façon qui plaise à son Père, afin de nous rendre possible à nous aussi cette attitude, face aux épreuves de nos propres vies. Et c'est là l'objet de la deuxième partie de sa prière où finalement, quel qu'en soit le prix à payer, Jésus préfère que s'accomplisse la volonté de son Père plutôt que la sienne, pourtant si légitime ! « *Les pensées de Dieu ne sont pas nos pensées et les chemins de Dieu ne sont pas nos chemins* » (Is 55, 8), ses desseins sont impénétrables, mais la foi nous apprend que « *Dieu fait tout concourir au bien de ceux qui l'aiment* » (Rm 8, 28) que « *tout*

*est grâce* » et que finalement le mieux pour nous est que s'accomplisse ce que Dieu veut pour nous plutôt que de souhaiter ce que nous croyons meilleur pour nous. « *Que ta volonté soit faite !* » répétons-nous souvent dans la prière du « Notre Père ».

En fait, le péché, tout péché résulte du fait que nous préférons faire passer notre plaisir avant toute chose. A chaque instant de notre vie, nous cherchons à ne faire que ce qui nous plaît et à fuir ce qui nous déplaît. Le péché originel nous est décrit comme une recherche du plaisir personnel :

« 'Ishah a vu que l'arbre était bon pour la nourriture  
et que lui délice pour les yeux  
et désirable l'arbre pour discerner. »

(Gn 3, 6)

Mais notre vocation n'est pas de rechercher notre plaisir, mais de rechercher le plaisir de Dieu qui est de nous engendrer comme une Parole qui soit le miroir et l'écho de ce qu'il est. La souffrance et la mort, qu'elles soient physiques ou morales, n'ont qu'un seul but : nous détacher de nous-mêmes et de notre plaisir afin de nous attacher au plaisir de Dieu. C'est pourquoi le Dieu-Homme appelle à plusieurs reprises à perdre son âme :

« Si quelqu'un veut venir derrière moi,  
qu'il se renie lui-même  
et qu'il soulève sa croix  
et qu'il me suive.  
En effet, qui veut sauver son âme  
la perdra  
mais qui perdra son âme à cause de moi  
la trouvera. »

(Mt 16, 24-25)

C'est cette recherche du plaisir qui nous détourne constamment de la perception de la Création comme Parole de Dieu. Car cette recherche du plaisir nous projette constamment dans l'extériorité, l'extra-temporalité et l'extra-territorialité. Alors que c'est ici, dans le lieu présent, et dans le maintenant de l'instant présent que Dieu parle au *'Ish* que je suis, dans l'intériorité de moi-même, là où réside *'Ishah*.